



Sources

lavoirs

fontaines

abreuvoirs



Sources
lavoirs
fontaines
abreuvoirs

Édition spéciale,
réalisée dans le cadre de la
formation master recherche arts
plastiques de l'université Bordeaux
Montaigne.

Février 2026,
Pessac,
Laboratoire des objets libres.

« La convivialité n’homogénéise pas mais pacifie et socialise, elle admet chacun autour de la table sans aucune distinction de statut ni hiérarchie sociale¹ », écrit Thierry Paquot dans *Introduction à Ivan Illich*. C’est exactement de cela dont il s’est agi au cours notre workshop qui s’est déroulé du 7 au 14 février 2026 à Le Frasnois dans le Jura. Nous nous sommes assis-es autour d’une table, enseignant-es et étudiant-es au même niveau. La première table fut celle de notre bureau à l’université, autour de laquelle l’idée de travailler sur les lavoirs a émergé. Nous avons installé la deuxième table dans la salle des fêtes du Frasnois, où s’est déroulé notre semaine d’expérimentation. Cet espace a sans aucun doute été l’exemple parfait de la table de travail comme on peut l’imaginer. Elle nous a permis d’échanger, de présenter notre travail et de construire notre réflexion à la fois commune et personnelle. La dernière table fut celle que nous avons construite ensemble pour accueillir les habitants du Frasnois lors de notre restitution le 13 février 2026. Le sujet de nos travaux consistait à interroger la dimension sédimentaire d’un territoire, à partir de l’observation de présences récurrentes que sont les lavoirs, fontaines et abreuvoirs. La sédimentation, ce sont des couches qui en recouvrent d’autres et se mélangent, à l’image de l’avancée de nos recherches et de nos productions. Les lavoirs, comme les tables aujourd’hui, sont des lieux

de convivialité autour desquels les rapports sociaux s’égalisent et les discussions se créent.

Cette édition retrace un cheminement semblable à celui de l’eau, qui part de la source pour s’écouler jusqu’au lavoir. Le livre commence par l’eau, point de départ, sans lequel rien n’existe. Cette eau est indissociable du minéral, rochers, falaises, cascades et autres cavités, dans les méandres desquels elle se faufile. Les humains utilisent la pierre (et la fonte) pour construire lavoirs, fontaines et abreuvoirs. En ces lieux, on répète des gestes, on lave des tissus. Il ne s’agit pas que de lavage, il s’agit de relations entre des femmes. Il est question de sororité.

Introduction

Le lavoir est un espace privilégié pour se rencontrer, se parler et s’aider. Aujourd’hui on ne lave plus dans les lavoirs mais, ils restent présents auprès des habitants et portent en eux souvenirs, mémoire et histoires. Les lavoirs font partie de notre patrimoine. Ils agencent le collectif et les espaces de convivialité. Ces lieux de partage et d’échanges étaient des lieux conviviaux autour desquels le collectif évoluait. Même si leur fonction première s’est éteinte, ils restent des architectures de rencontre, pour les habitants, les randonneurs, les animaux et ceux qui viendront poster une lettre, prendre un livre ou regarder le panneau d’affichage.

Juliette Maugrain

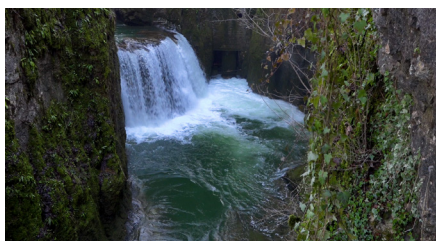
¹ PAQUOT Thierry, *Introduction à Ivan Illich*, Paris, La découverte, 2012. [en ligne] <https://topophile.net/savoir/la-convivialite-se-lon-ivan-illich/> (consulté le 12 février 2026).



L'eau

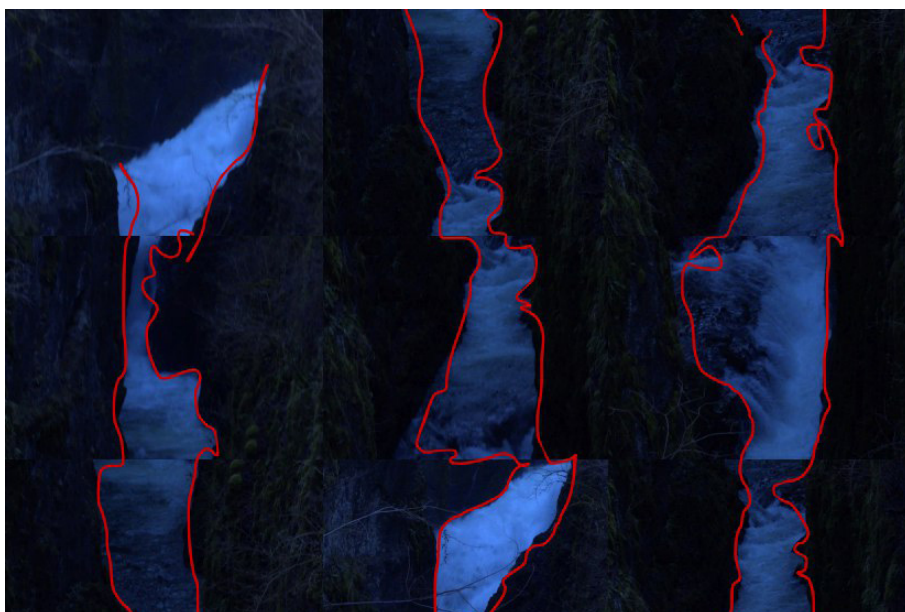
« L'eau c'est un bien commun, ce n'est pas à vous,
même si la source est chez vous. »

Entretien avec Christian Droux, Trétu, 10 février 2026.





Sogand Rajabi
image fixe, série de montages photos,
2026.



Manon Courtin , *Blanciri*,
photographie, 2026.

Jura : Redonner vie aux lavoirs par l'image.

De quelle manière la décomposition et la reconstruction de l'image peuvent-elles transformer un témoin figé du passé en une œuvre vivante et contemporaine ?

Dans nos villages jurassiens, les lavoirs font partie du décor. Pourtant, on finit par ne plus les voir. Devenus de simples témoins du passé, ils semblent figés dans le temps. Pour rompre ce silence, j'ai choisi de transformer ces lieux « immobiles » en une œuvre vivante. Mon projet suit un parcours original : capter l'instant. J'ai d'abord filmé ces édifices pour saisir leur ambiance actuelle.

Isoler le détail : J'ai ensuite extrait des images fixes pour mettre en lumière des textures ou des détails qui nous échappent.

Recréer le mouvement : enfin, j'ai assemblé ces fragments pour créer une nouvelle vidéo dynamique.

L'objectif ? Passer d'un patrimoine que l'on oublie à un lieu qui bouge

à nouveau. En transformant le fixe en mouvement, je ne cherche pas à reconstruire les murs, mais à réveiller notre regard. C'est une invitation à redécouvrir nos lavoirs, non plus comme des objets du passé mais comme des espaces pleins de vie.

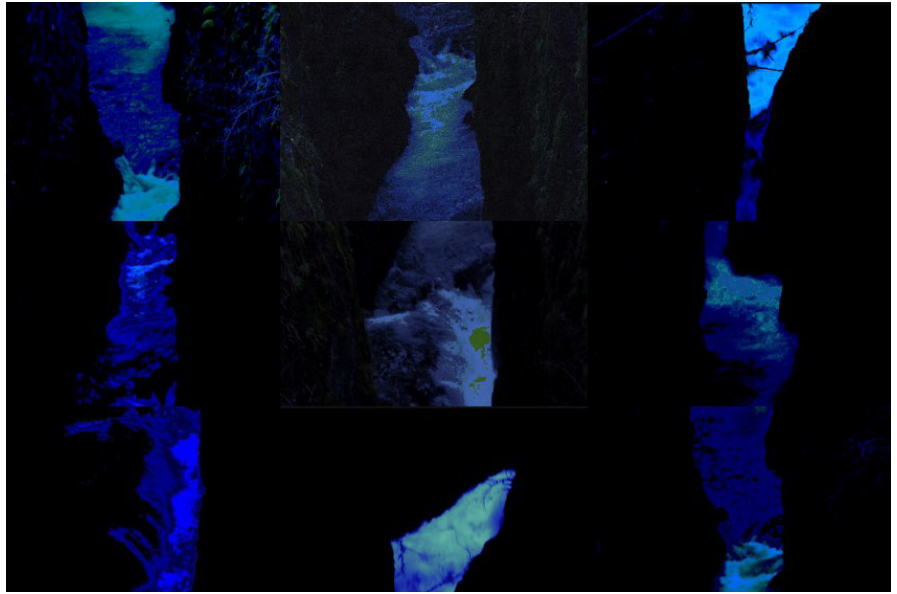
Le temps gravé dans la pierre : quand l'eau raconte l'histoire.

Comment les traces laissées par l'eau sur la pierre témoignent-elles de l'évolution invisible et lente de la mémoire collective (comme celui des lavoirs) ?

En observant de près les sources et les fontaines, j'ai découvert que l'eau laisse des traces uniques.

Chaque ligne, chaque trajectoire dessinée sur la pierre est le résultat d'un mouvement lent, répété pendant des années. Ces formes changent, mais si doucement qu'on ne le remarque pas au premier coup d'œil. Pour moi, ces schémas gravés par l'eau sont comme une mémoire collective.

Ils racontent exactement la même histoire que l'usage de nos lavoirs :



un changement lent. Tout comme l'eau dessine son chemin sur des décennies, l'utilité sociale des lavoirs a évolué petit à petit.

De la vie au monument : On est passé d'un lieu de travail quotidien à un simple monument historique, presque touristique.

Ce n'est pas arrivé d'un coup. C'est une transformation invisible, une évolution des habitudes et de la société qui s'est inscrite dans le temps, tout comme le passage de l'eau sur la pierre. En manipulant les images de ces sources d'eau, j'ai cherché un moyen de révéler ces lignes tracées par les années.

Pour rendre ce travail visible, j'ai utilisé des jeux de saturation et de superposition. En plaçant ces images côte à côte et en accentuant les couleurs des lignes trajectoires, j'ai fait ressortir des tracés et des schémas fascinants qui étaient jusqu'alors cachés.

Pour finaliser cette recherche, j'ai décidé de replacer ces lignes et ces formes à leur véritable endroit sur une cartographie. Ce n'est plus

seulement une carte géographique avec les sources d'eau des lavoirs, mais aussi une carte de la mémoire et du mouvement de l'eau, qui redonne une place réelle à ces lavoirs dans notre territoire.

Sogand Rajabi



Sogand Rajabi
image fixe, série de montages photos,
2026.



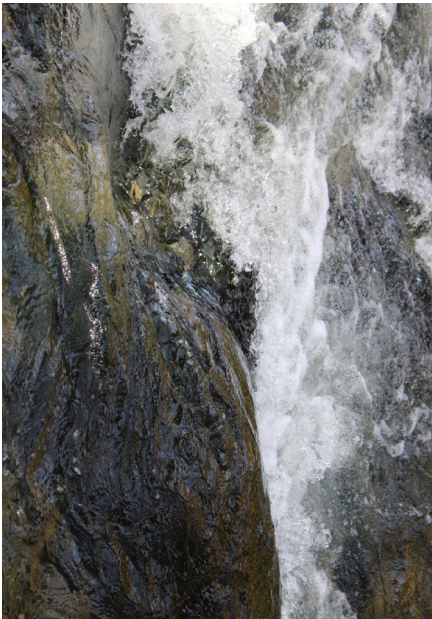


Manon Courtin, *Blanciri*,
photographies, 2026.



Sogand Rajabi
vidéo animation, 2026.





Le minéral

La roche se polit et s'émiette au fil des contacts.



Sara Salhi, *Ce que l'eau a laissé*,
photomontage, 2026.

Le lavoir ne m'est pas inconnu. Dans mon village d'enfance, où j'ai grandi, il y en avait un presque en face de chez mes grands-parents.

Il est pour moi synonyme de légèreté, la légèreté de l'été, lorsque je revenais m'y balader et me rafraîchir entre ses pierres, la légèreté des moments passés à regarder les chiens s'y rafraîchir mais également l'insouciance de voir mes frères jouer avec l'arrivée d'eau pour faire monter et descendre le niveau.

C'est presque quinze ans plus tard que j'ai réalisé que cet endroit n'était pas si léger. Lieu porteur et vecteur

de mémoire, mon regard a évolué, et je ne peux m'empêcher d'établir un parallèle entre ces femmes astreintes à des tâches dures et lourdes de sens, et la petite fille que j'étais, prenant plaisir à tremper ses pieds dans un lieu qui, pour moi, n'était alors qu'un simple lieu de passage. Cette prise de conscience n'a pas été immédiate, il a fallu laisser passer le temps et reposer les idées afin qu'elles émergent, c'est presque par hasard que je me suis rappelée que je n'étais pas si éloigné de cette histoire. Puis je m'interroge, comment est-il possible de

retranscrire ces mémoires et gestes oubliés dans un cadre artistique ?

Mes premières pistes parlaient du village comme archive vivante avec une mémoire qui s'accumule sans transmission, à l'image d'une sédimentation générationnelle.

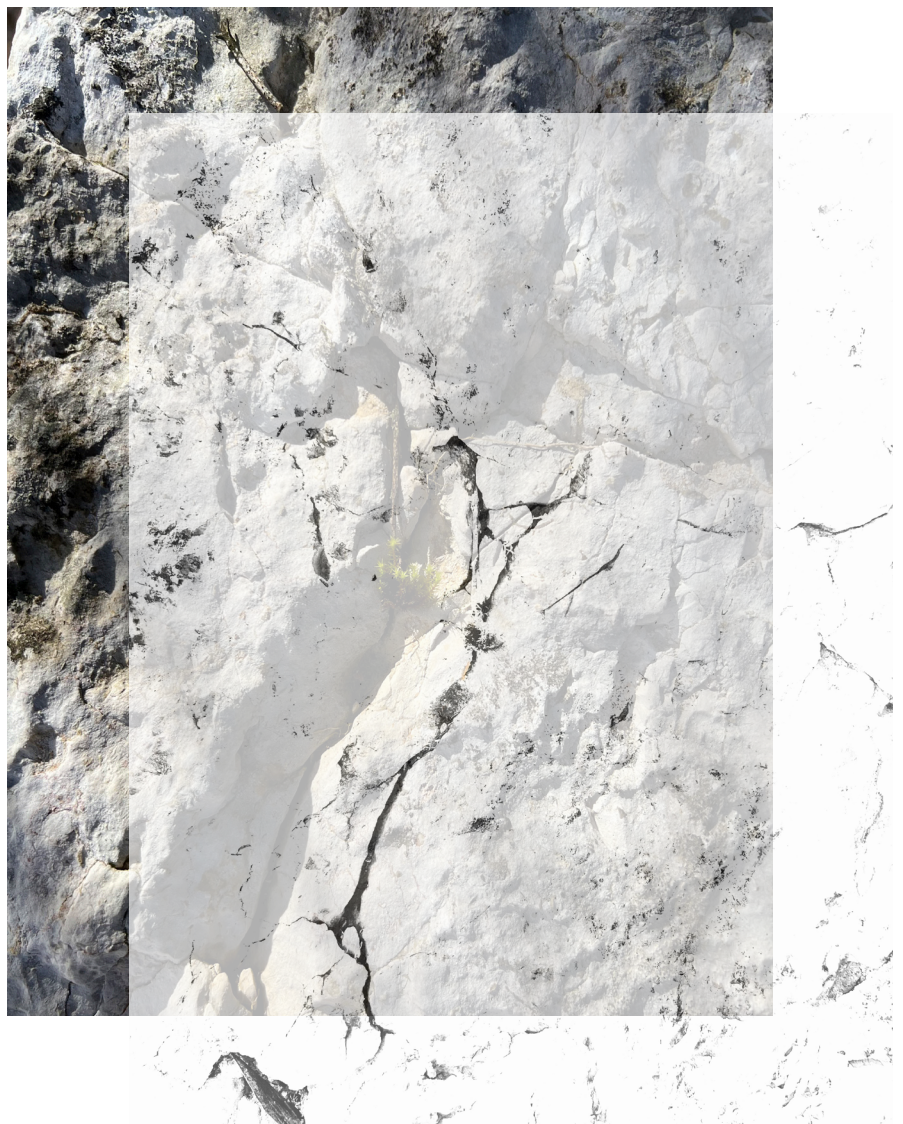
Tout cela se confirme notamment avec les entretiens réalisés. Le récit collectif de ces femmes m'a permis d'y voir plus clair sur cet endroit et de développer mon point de vue, le lavoir n'est finalement plus si universel mais les gestes restent, les souvenirs persistent.



De nouvelles questions se posent maintenant, où et comment ces témoignages trouvent-ils leur place ? Comment faire en sorte que cette transmission trouve son chemin ? Ne pas oublier l'objet l'ivoire, ne pas s'éparpiller, rester, chercher et trouver...

Toutes ces réflexions commencent à se dessiner. Pouvoir retranscrire des images des détails, exposer ce que tout le monde ignore, retravailler par les prises de vue mais aussi par le texte. Comme un soupir de soulagement, cette mémoire ancrée dans la pierre peut enfin s'échapper et retrouver son chemin. Une histoire qui remonte tout doucement à la surface.

Sara Salhi







Le minéral est hors de la temporalité humaine, il est pourtant un élément expressif, contenant la mémoire de dynamiques qui nous sont imperceptibles au premier abord. L'eau, qui permet une mouvance constante de nos territoires, laisse ses traces, se fraye un chemin dans la roche, jaillissant dans les lavoirs, et les abreuvoirs. Elle emporte et laisse inlassablement au passage des matières sédimentaires. La roche se polit et s'émiette au fil des contacts. Le minéral dessine et peint, il raconte d'où il vient. Comment rendre alors visible ces mouvements très lents ? Il s'agit de mettre en lumière les actions du minéral et des similitudes par des jeux de connexions, de tensions entre le monumental et le détail. Cela semble parfois abstrait, fait planer le doute sur l'objet photographié, c'est une invitation à arpenter du regard la pierre du lavoir, la neige, la rouille, l'eau de la cascade rugissante, stagnante

dans les bassines, les lacs, la glace, la falaise et les pontuations de lichens, de mousses, d'arbres. Le lavoir reçoit leurs motifs.

Inventorier le langage minéral par un regard sensible, lent, objectif et frontal, permet de faire entrer en résonance l'état matériel des lavoirs et les paysages géologiques, d'explorer les qualités texturales et chromatiques faisant état de la fragilité, de la force mais aussi de la picturalité d'un monde qui se révèle sensible.

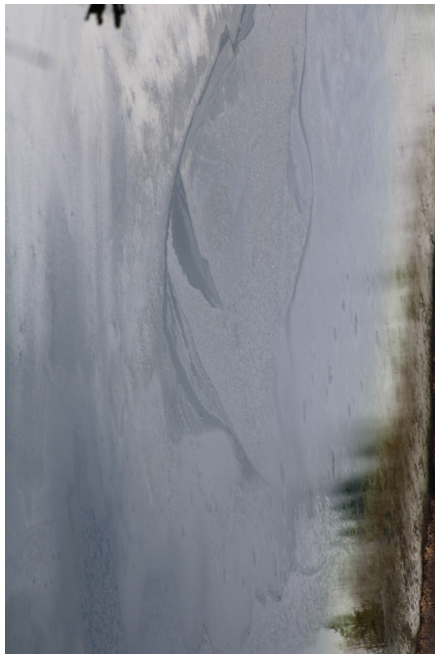
Judith Helie

Judith Helie, *Le minéral en mouvement*,
série photographique, 2026.













Lavoir, fontaine, abreuvoir

Un travail du regard.



Le travail d'observation que j'ai mené représente une forme d'enquête sensible et neutre. Il est de l'ordre de la constatation, qui dénote un attachement aux valeurs de ce qui se présente, comme un travail du regard, comme une incitation à adopter des présences et des points de vue.

À l'image des églises qui dorment au centre des villages, les lavoirs sont des architectures un peu éteintes. Il semble ne plus s'y passer grand-chose, vidés de leur eau qui servait à laver, à abreuver et à maintenir à proximité la ressource nécessaire aux activités de la maisonnée et notamment à celles des fruitières à fromage pour lesquelles l'eau restait une ressource précieuse, une « chose commune » inappropriable qui coule jusqu'au lavoir, le traverse et repart. En effet, « en droit romain, précise Marie-Alice Chardeaux, la catégorie des *res communes*, comprenait l'air, l'eau courante, la mer et le rivage de la mer¹. » Le lavoir est un commun vernaculaire où coule la chose commune.

1. Marie-Alice Chardeaux, citée par Pierre Dardot et Christian Laval, dans *Commun, essai sur la révolution au XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, p. 41.

On peut penser que fréquenter les lavoirs, c'est contempler un patrimoine désuet que tout le monde délaisse puisqu'il ne sert plus à grand-chose. Aujourd'hui, il y a les machines à laver et les lavomatiques, il n'y a plus beaucoup de vaches qui traversent les villages et on a tous l'eau courante.

Or c'est une architecture qui fait sa vie au ralenti et dont il est important de prendre soin.

Typiquement, le lavoir est un commun. Un commun est une ressource gérée collectivement par une communauté, les habitants d'un village ou les voisins, par exemple, afin de veiller à sa conservation et à ses usages.

Prendre soin d'un patrimoine commun, ce n'est donc pas seulement veiller au maintien de sa conservation, c'est considérer tout ce qui va permettre à ce commun de vivre, parce qu'il continue de servir d'une manière ou d'une autre. Est-ce qu'un commun sans usage est encore un commun ? Ne devient-il pas un vestige ?

Les travaux photographiques et vidéographiques d'observation des communs que sont les lavoirs m'ont

permis (nous ont permis) de prendre conscience du paradoxe entre ces souvent déceptives et discrètes présences et leur aura. Plus encore, dis-moi comment est ton lavoir et je te dirai comment est le commun qui te protège, comment ta mairie et tes voisins considèrent leur réseau humain.

Derrière chaque lavoir se tapissent des indices de vie que nous n'avons pas fini d'explorer. Beaucoup de choses nous ont échappées. À Trêtu, les chevaux viennent boire chaque jour dans le lavoir du bas. À La Frasnée les enfants jouent dans le lavoir vide et, à quelques mètres, l'eau de la fontaine coule toujours pour les voisins et les randonneurs. À Montiboz, près de la Langouette, le lavoir est un point de rencontre pour les apéros hivernaux entre copains du village. Aux Chauvins à quelques pas du Casino du « P'tit Louis » l'abreuvoir a du s'en voir quelques-uns aussi... À Saint-Maurice, comme aux Planches, à la Frasnée, à La Boissière et ailleurs encore, le lavoir accueille une boîte à livres et aussi, souvent, une boîte à lettres de la Poste (toujours côté gauche), ainsi qu'un panneau d'affichage municipal. Coupez Bfm tv, vous aurez toujours

Pierre Baumann, *Lavoir*, série
photographique et vidéo, 7 min. 30 sec.
2026.



Par ordre d'apparition,
lavoirs, fontaines et abreuvoirs de :
La Boissière (Chaux-du-Dombief)
Crillat
La Frasnée
(pages suivantes)
Saint-Maurice
Le Frasnois
La Chaux-des-Crotenay
Lac de Narlay
Lac d'Ilay

un lavoir sous la main pour y trouver quelques infos ! Il est parfois converti en jardinière, comme à Ilay ou aux Planches, ce qui me semble être l'une des moins heureuses des reconversions. En effet, puisque l'eau n'y coule plus les animaux n'y boivent plus. Il abrite aussi les randonneurs de l'averse. Autrement dit, le lavoir accueille des activités multiples, la plus fondamentale, désormais révolue, étant le lavage du linge par les communautés sorores de femmes. Cette sororité rappelle que le commun est souvent le foyer des soulèvements. À la tâche, on y trame nos révoltes. En d'autres lieux, comme en bas de Narlay le lavoir est en bien piètre état. On a l'impression que le commun n'est plus.

Travailler à la fabrique documentaire de ces lavoirs a permis de faire monter petit à petit la richesse factuelle de ces images communautaires. En effet, un lavoir ne va jamais seul, il est toujours situé et dépendant de la gravité. Je reste intimement convaincu qu'un lavoir sans eau est un lavoir qui perd un peu de son commun, puisque le commun, lui aussi est quelque chose de fluide qui nécessite une attention et un travail. Un commun, ça ne se

gère pas comme une télévision ou une machine à laver. Un commun ne vit pas qu'à la seule force du désir. Un commun c'est une charge. Il incite à l'écoute, on doit garder un œil dessus, ça se porte. Faire un apéro peut être ce genre de travail du commun. C'est bien du désir et du plaisir, mais c'est aussi une charge afin de lutter contre la routine et les obligations.

Ça s'appelle la convivialité. Mais ce n'est pas seulement une pratique bienveillante et attentionnée très à la mode. Cette convivialité, telle qu'elle fut pensée par Ivan Illich, permet de lutter contre l'asservissement productiviste capitaliste et technologique. Elle est guidée par la survie, l'équité et l'autonomie créatrice². Le lavoir est un outil convivial. Il faudrait poursuivre l'analyse de cette dimension conviviale du lavoir qui, non contente de renverser le modèle asservissant du lavoir, incite à faire

2. J'essaye de rassembler superficiellement ici quelques idées clés d'Ivan Illich qui renvoient à plusieurs de ses écrits sur la convivialité et la société sans école, à lire dans Ivan Illich, *Œuvres complètes, vol. 1 et 2*, Paris, Fayard, 2003 et 2005. Pour une compréhension éclairée, lire Thierry Paquot, *Ivan Illich & La société conviviale*, Paris, Le Passager clandestin, 2019, p. 37 sq..

école en dehors de l'école, en dehors de l'université et de ses cadres restreints... au lavoir.

Que signifie faire école au lavoir ? Cette école est une architecture dédiée aux pensées fluides, sensibles, pratiques et analytiques, de l'instant, hors mode, à même de remonter le cours des gestes et des récits pour inspirer l'indépendance.

Au Frasnois, il y a deux fontaines abreuvoir et à Narlay un tout petit lavoir abreuvoir en fonte. Il n'y a pas de lavoir surmonté d'une toiture, comme on a pu en voir dans la plupart des villages, parce qu'on allait tout simplement au lac laver son linge au printemps, à Ilay pour les unes, à Narlay pour les autres. Il faut dire que le village est cerné par quatre lacs (Ilay, Narlay, Le Grand Maclu et le Petit Maclu) et pour les habitants du hameau de La Fromagerie, il y avait aussi le Saut Girard tout en haut des cascades du Hérisson. À Ilay, on disait que l'eau lavait sans lessive. C'est ce que Manon, Juliette et Sara ont appris auprès de Catherine, Françoise, Odile et Chantal. Mais on dit aussi qu'il en était de même à Narlay...



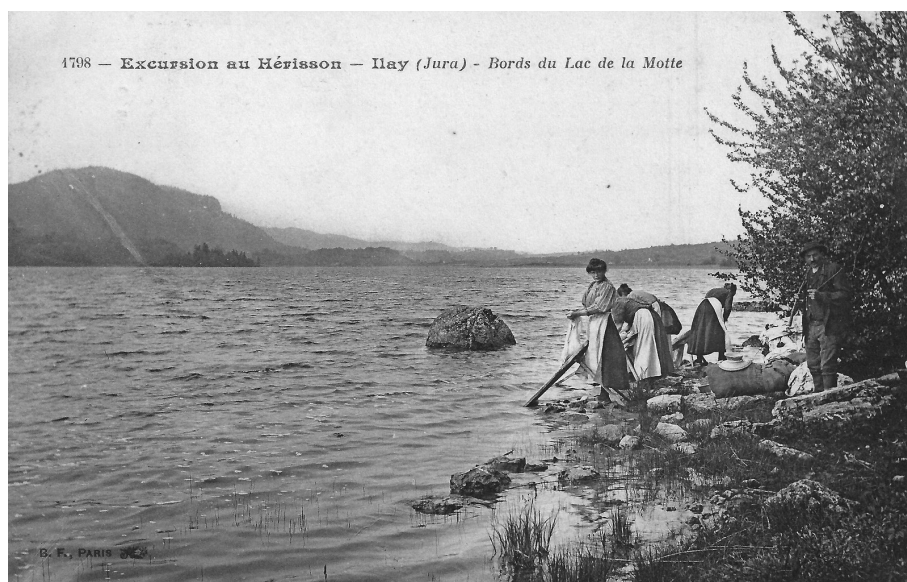


Le lac représente l'architecture vernaculaire et communautaire la plus naturelle qui soit, pour les femmes, pour les hommes, pour les animaux et la végétation. Si j'ai souvent vu les touristes poser leurs serviettes sur les gros rochers d'Ilay, qui font penser à quelques mégalithes gaulois (on est à quelques kilomètres du site d'Alesia), je n'avais jamais pensé au fait que ce sont peut-être les lavandières qui en ont adouci la surface.

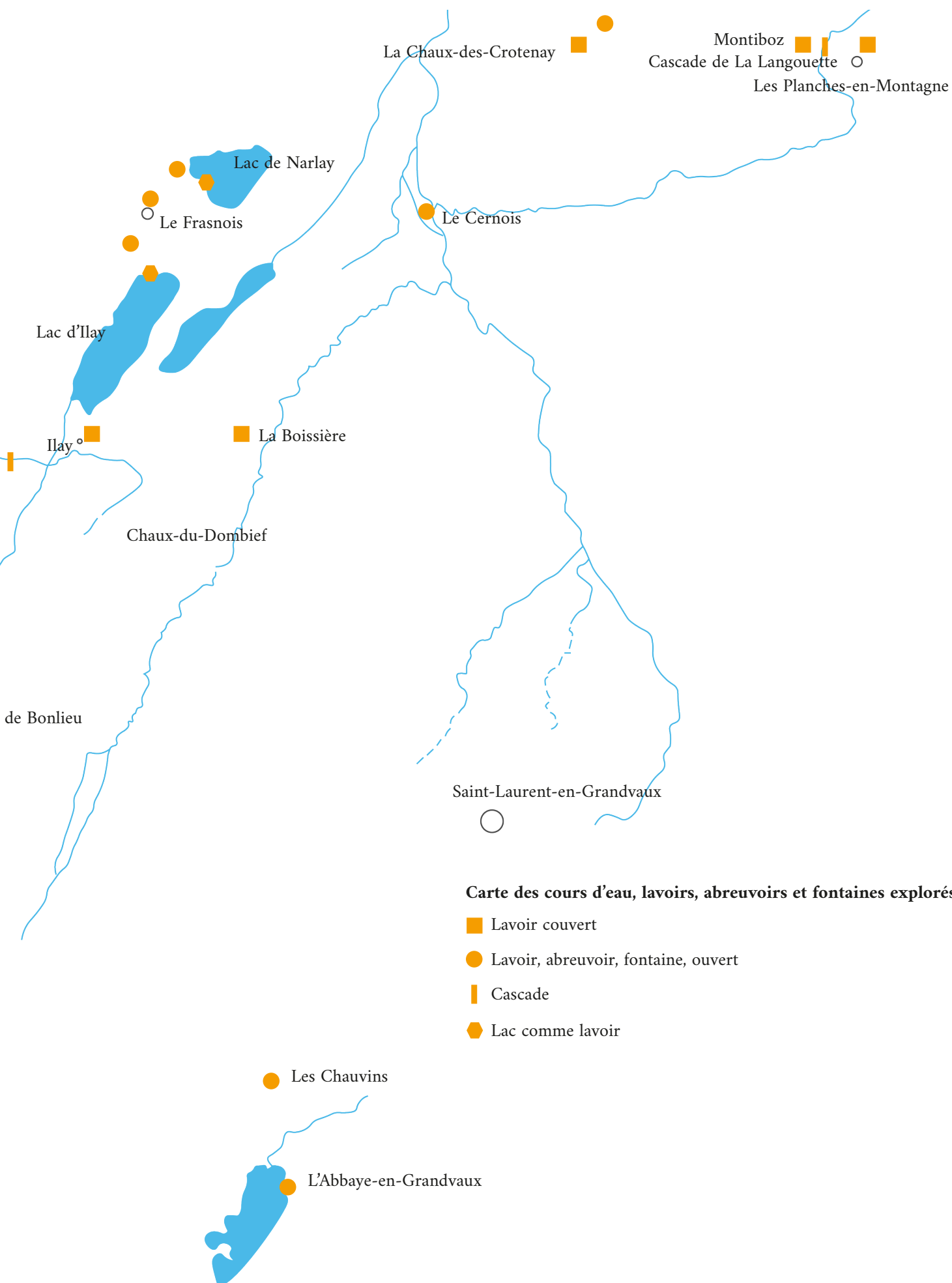
En sillonnant ainsi les villages voisins en quête de lavoirs de manière assez libre, force est de constater que ce sont aussi les liens communautaires du Frasnais qu'il nous fut permis d'observer. Voir les lacs comme des lavoirs permet de renforcer l'idée que la culture lacustre est avant toute chose une culture responsable du commun, la baignade renforçant quant à elle l'abandon des rapports de classe, puisqu'en slip de bain nous sommes toutes et tous un peu pareils. Le lac-lavoir est une école du dehors par excellence, écopédagogique, qui donne sens à la valeur du travail, des gestes et des espaces sensibles. Quiconque en fait usage en a aussi la responsabilité.

Pierre Baumann









Carte des cours d'eau, lavoirs, abreuvoirs et fontaines explorés

- Lavoir couvert
- Lavoir, abreuvoir, fontaine, ouvert
- ▮ Cascade
- ⬡ Lac comme lavoir

Les murmures du sol.
Sous eux, la terre respire depuis
des millions d'années.
Elle empile des couches, elle se
plisse, elle se fissure.
L'eau cherche une issue. Elle
insiste. Elle ronge.
Et un jour, elle trouve une bouche.
Ils ne décorent pas la pierre, ils la
gardent.
Ils retiennent le secret du sol muet.
Leur gueule ouverte, ils sont la
frontière entre deux mondes.
Graver, on dialogue avec eux.
Je creuse la plaque comme l'eau a
creusé la roche.
Je retire de la matière pour que
quelque chose apparaisse.
Je cherche le passage.
Chaque lion devient une petite
source imprimée.
Une empreinte du souterrain.
Un fragment de territoire que
je peux déplacer, multiplier,
recomposer.
Capter le moment exact où la
terre entrouvre la bouche et laisse
parler l'eau. Comme les paroles
silencieuses de la nature.
Une longue histoire presque
oubliée, tel la rivière qui s'écoule.
Elle peut être douce, hésitante,
forte et parfois inexistante.
Mais elle cherche un chemin, à
travers le sol.
Et trouve une sortie à travers ses
lavoirs uniques rugissants remplis
d'espoir.

Annella Zakahely Kalofary





Annella Zakahely Kalofary, *Murmure du sol*, linogravure, 2026.



Laver

Un geste en dit beaucoup sur une personne, parfois un regard dit plus qu'un mot.



Prendre un papier pour caler une table bancale.

Décapsuler une bière avec un briquet.

Gratter un jeu d'argent avec une pièce de monnaie.

Ranger ses crayons dans des boîtes de conserve de pois chiche.

Dans notre quotidien nous sommes habitués à détourner les objets de leur fonction première.

Le lavoir, je crois ne pas avoir besoin de définir sa fonction, on en a vu beaucoup trop depuis le début de semaine. Il n'est pas le lieu auquel on pense au premier abord lorsqu'on évoque la saleté et pourtant c'est tout un écosystème riche en poussière, moisissure, rouille et j'en passe, qui vit dans ce lieu aujourd'hui abandonné par l'humain. Prendre le lieu, le tissu et voir comment réagit cet écosystème, c'est ce qui nous a d'abord animé, comme une obsession grandissante et presque primitive de vouloir ratisser toutes les parois de ces lavoirs. Le lavoir n'est plus lieu de lavage mais de

salissure. Alors pourquoi est-ce qu'on ne veut pas nettoyer notre tissu mais le salir ?

Parce que c'est aller à l'encontre des règles et des diktats. « Ces chiffons dégueux » comme les a si bien nommés la dame en passant, pour nous, c'est le marquage de notre passage, mais c'est aussi, par notre geste, une manière de dire qu'on en a marre, on frotte, on tape, on astique, on en a mal, nos mains sont rougies par l'eau glacée mais à la fin on se sent comme libérées, de quoi ? Je ne sais pas trop, peut-être d'une rage intérieure qu'on ne soupçonnait pas, mais qui est bien là.

C'est par ce mécanisme là qu'on en vient à prendre avec nous l'histoire incrustée dans la pierre de toutes ces femmes passées par là avant nous. En allant à l'opposé de leur démarche, cela nous permet de nous emparer d'un bout d'elles toutes, de leurs discussions, de leurs engueulades mais aussi de leurs révoltes et surtout de leur sororité.

Le premier jour, après la visite du lavoir de Bonlieu j'ai écrit dans mon carnet « il ne reste que la rouille et la moisissure mais le lion est toujours protecteur des lieux, comme un témoin silencieux des secrets partagés. » Dans mon âme de poète du dimanche on retrouve quand même une notion importante, qui est que l'objet garde en mémoire. Les lavoirs sont porteurs d'histoire et j'aime m'imaginer que toutes ces couches de sédimentation sont chacune un récit que nous avons pu récolter sur nos petits tissus maintenant colorés. Un geste en dit beaucoup sur une personne, parfois un regard en dit plus qu'un mot. À l'image des lavandières, assez instinctivement, nos corps sont en mouvement. Une gestuelle qui nous est propre se crée, au fil des lavoirs, elle s'affine et se répète. La question se pose : Comment notre approche différente de cette gestuelle nous lie-t-elle à une forme de sororité presque primordiale ?

Siham Boubaker et Marie Leurs
Empreinte d'une rencontre, performance,
2026





En frottant les pierres, en pressant les tissus contre les parois humides, nous renversons la fonction du lavoir. Il servait à laver le linge, nous, nous l'utilisons pour les révéler. Le tissu devient une surface d'archive. Il devient en quelque sorte une forme de mémoire.

Travailler toutes les deux, en duo, et surtout entre amies sur une même thématique, une même intention nous a fait nous rendre compte d'une confrontation, si on peut dire ça comme ça, silencieuse : celle du geste.

Nous avons beau avoir le même espace, la même matière, le même temps, notre façon d'entrer en contact avec le lieu diffère. Nos corps ne font pas la même chose même lorsque l'élan est commun. L'une cherche à avoir une empreinte, plus délicate, une forme de douceur, alors que l'autre est prise d'un élan de tout nettoyer de fond en comble, dans chaque recoin avec un peu moins de douceur qu'elle n'a en général.

Nos gestes s'opposent et se répondent comme un dialogue sans parole, une manière d'affirmer notre singularité mais surtout notre unité. C'est dans ce moment que la sororité prend tout son sens : l'empreinte d'une rencontre.

Marie Leurs et Siham Boubaker



Mathis Appeyroux
Les couches du boulanger #1, Trêtu, vidéo,
1min. 54 sec., 2026

Les couches du boulanger #2, Saint-Maurice,
1 min. 52 sec., 2026.





Voilà bien longtemps que je les vois ces linges. Repliés la nuit pour servir de sommier aux baguettes façonnées ; étendus le jour, sur de longues barres, attendant le soir pour ressusciter.

Ils sont gris, presque jaunes. Quelques fils en bouloches et, parfois, la farine ne veut pas s'en défaire. Alors donc ils s'entassent, quand le temps les abîme, sur la grille de derrière... Celle où il n'y a plus que les « à jeter », « à ranger », maison des araignées et des « pour quoi faire ».

Ces linges, mon père m'a dit hier qu'il appelait ça des « couches de boulanger ». Des couches ? C'est dire que le mot ne m'aurait pas marqué dans un contexte habituel mais là, il résonnait avec ce workshop. Nourri par la volonté d'emporter un peu de moi-même dans ce voyage pour le Jura, j'ai choisi ces deux linges, salis par le temps, les angoisses, les sueurs et surtout la farine. Ils n'étaient pour moi qu'un prétexte de liaison entre un chez-moi et un court chez-nous.

Ces draps qui puent, je n'en voulais pas les premiers jours, je me disais que les lavoirs devaient faire sens par eux-mêmes. Alors quand M. Droux me racontait que le fromager de Saint-Maurice nettoyait ses planches dans le lavoir, il fallait voir mon rire. Re-activer un lieu inutilisé pour nettoyer les traces de fromages soudées au bois... C'était la clé. Ces draps enfouis dans mon coffre depuis cinq jours n'étaient pas si anecdotiques.

Eux aussi, ils ont fait leur temps, comme le lavoir, ce sont des objets remplacés dans leur usage. Mon père les gardait alors qu'ils ne servaient plus, comme une sorte de monument du fournil. Ils sont là, enroulés, attendant la retraite d'ici deux ans. Ou peut-être est-ce lui qui l'attend ?

Toujours est-il que laver, c'est enlever, c'est aussi parfois oublier. Quand je décide de nettoyer ces « couches », c'est pour convoquer un destin commun entre ces linges, ce qu'ils représentent et ces lavoirs.



Le fournil de mes parents va se figer d'ici deux ans, lors de la retraite de mon père. Le bâtiment s'affaisse déjà. Le four, quant à lui, est presque effondré, il est retenu par une poutre traversant le laboratoire pour prendre appui sur le mur d'en face. Or, ce lieu, c'est un endroit cher pour moi, qui va persister dans ma vie mais qui restera sans fonction. Comme un perpétuel « avant ».

Laver dans le lac, dans l'eau glacée des lavoirs, c'est enlever des couches. Retirer la crasse, comme la matière, c'est remuer cette mémoire, plus ou moins comparable, entre ce lieu si parlant pour moi qu'est le fournil et ces lieux qu'il faut encore que je fasse parler, que sont ces lavoirs.

Mathis Appeyroux

Mathis Appeyroux
Les couches du boulanger #3, Narlay, vidéo,
1min. 36 sec., 2026





Féminin

On n'a pas été malheureuses d'avoir connu ça.

- Mais c'est des bons souvenirs, on a vécu heureuses, comme dit Madeleine Proust « on était pauvres mais on ne le savait pas ».

- Et tu sais ils lavaient pas leur linge toutes les semaines.

- Oh non, Odile m'a dit que les draps c'était une ou deux fois par an. C'est pour ça que dans les trousseaux quand ils se mariaient il y en avait plein.

- Pis c'était du lin.

- Oui, du lin, du chanvre. Des gros draps qui grattent bien.

- Ça grattait le dos !

- Il fallait plein de paires de draps quand on se mariait.

- Moi j'ai connu ça, on avait des gros draps.

- Oui moi aussi j'en ai encore, j'en ai récupérés. Ils devaient pas faire la lessive souvent hein.

- Vous avez pas connu ça vous, vous êtes des gamines.

- J'ai toujours vécu près d'un lavoir moi. Je vis ici depuis plus de 50 ans. Et mes parents avaient la

ferme là-bas, derrière la vallée. Je le vois tous les jours le vieux lavoir, depuis la petite fenêtre de ma salle de bain. Je me brosse les dents et je vois les oiseaux boire dedans. C'est vrai que parfois je me demande comment elles faisaient les femmes avant.

Vous savez que l'hiver l'eau y est gelée ? Elles devaient avoir froid. Mais bon elles étaient pas seules, oh non, ça devait piailler devant ma fenêtre.

J'ai jamais vu personne l'utiliser mon lavoir. À part les animaux ! Les oiseaux, les chevaux du pré d'en face et même le renard du coin mais ça c'est la nuit qu'il vient. Ah et j'y trouve parfois des souris mortes. Non il n'y a plus personne ici, ça se fait plus tout ça.

- Les femmes s'occupaient le plus souvent des vaches et les hommes avaient tous un petit métier à côté.

- Alors qu'est-ce qu'elle t'as dit l'Odile ?

- Alors l'Odile m'a dit que vers

chez Marie-Paul en bas, il y a eu une fontaine.

- Ah oui, mais ils l'ont enlevée. Non ? Attends non, ils l'ont pas enlevée.

- Eh bien moi je vais aller voir parce que tu vois du coup ça m'interpelle.

(...)





- C'est un peu une fontaine en fonte.
 - Oui
 - Carré, une fontaine...
 - Oui !
 - C'est là où les parents emmenaient les vaches. Mais ils n'ont pas dû l'enlever.
 - Il me semble pas maintenant qu'on en parle.
 - Ils ont coupé l'eau. Mais tu vois, on y passe souvent pis j'y fais plus attention.
 - Donc en bas vers chez Marie-Paul à Narlay, en descendant au camping vers chez Jean-Luc tu sais ?
 - Ah bah là il y en a une !
 - Oui à droite.
 - Mais c'est même pas une fontaine, c'est un puits.
 - Qu'est-ce qu'elle m'a dit aussi ? Comment ça s'appelait chez la Marie où il y avait le restaurant ? Ils avaient fait un système avec des morceaux de bois creusés pour ramener l'eau sur l'évier.
 - Ah bon, chez la Marie ? Puis l'Odile elle a un évier en pierre.
 - Elle l'a encore !
 - Oui, qui est creusé, enfin qui est

pris dans la pierre.
 - Ils avaient vendu leur plus belle vache pour acheter la machine à laver, t'imagines ? Ça m'a marqué, oui.
 - Pour faire sécher le linge ils le mettait dans l'herbe.
 - À la lune.
 - Oui.
 - Pour le blanchir.
 - Et les cendres ! Ils gardaient les cendres.
 - Mais ça c'était pour laver.
 - Oui fin c'est maman qui nous racontait ça hein.
 - Moi j'ai essayé.
 - Mais j'ai pas le souvenir moi d'avoir eu des draps sales, ma maman elle lavait à la main hein et j'ai pas le souvenir d'avoir eu des draps sales.
 - Ah mais sûrement pas.
 - Ils étaient propres, c'est comme les planchers, mes parents ils avaient des planchers blancs hein et ils les lavaient, ils étaient bien propres.
 - Et puis y'a eu la lessiveuse, j'ai vu ça moi, j'ai vu ma maman laver le linge à la lessiveuse.

- Oh oui ça sentait bon.
 - Mais on n'a pas été malheureuses hein, d'avoir connu ça.
 - Ma grand-tante s'appelait Valentine. Elle était née le 4 février 1888.
 À l'âge de 96 ans elle se sentit fatiguée de vivre.
 Mais elle s'était fixé un but : devenir centenaire.
 À l'agonie peu avant ses 100 ans, elle revint à la vie pour demander : « Combien de jours reste-t-il ? »
 Il restait six jours.
 Elle a murmuré « Je tiendrai. Je tiendrai. »
 Elle est morte le 4 février 1988.
 Pour son faire-part de décès, elle avait choisi ce verset de la Bible : « Elle a fait ce qu'elle a pu ». Avant de mourir, elle avait brodé un drap avec mes initiales.

Transcription libre de l'entretien avec Catherine Félix Ethiévant, Françoise Félix, Odile Fumey et Chantal Arbez, réalisé par Juliette Maugrain, Manon Courtin et Sara Salhi le 8 février 2026.



« Entrez, entrez ! » nous dit Catherine. Des plantes sur tous les rebords de fenêtres, un chat noir dans le jardin et le feu crépitant derrière elle, nous voilà bien dans le salon de Catherine. Amusée par notre venue, elle nous annonce avoir convié ses copines Chantal, Odile et Françoise. Non pardon je m'exprime mal, la Chantal, la Odile et la Françoise. Elle n'avait pas menti, à peine avions-nous commencé à discuter qu'une sonnerie stridente retentit. Chantal était arrivée, tout juste suivie d'Odile puis de Françoise. Nous les avons alors laissées parler, acquiesçant seulement à leurs fins de phrase. Elles semblaient heureuses de se retrouver et de, comme dit Chantal, « se rappeler le bon vieux temps ». Nous nous sommes vite rendues compte qu'elles avaient toutes leurs personnalités et leurs habitudes, Catherine, organisée et douce essayait toujours de ramener le groupe à notre questionnement sur les lavoirs, à l'inverse d'Odile qui nous a raconté toutes ses manières de garder les vaches avec les autres enfants du

village. Et puis Chantal, sans doute la plus bavarde, très nostalgique de ce fameux « bon vieux temps », qui nous a plusieurs fois qualifiées de *gamins*, sous les yeux étonnés de Françoise, pour qui, je cite « la modernité c'est quand même chouette ». Un peu plus d'une heure au milieu de ces dames et de tous leurs souvenirs, qu'est-ce qu'il nous en reste ?

Ce qui m'a frappé ce sont les souvenirs et les histoires, leurs souvenirs oui, mais aussi ceux de leurs familles, leurs aïeux et les histoires qui se racontent et se transmettent depuis plusieurs générations. Chantal disait tout le temps « maman elle nous racontait que ça se passait comme ça dans l'temps, oh et puis elle aimait bien nous raconter ses histoires maman ». Me voilà emplie de toutes leurs histoires et je me demande ce que je vais en faire, ce que cela éveille chez moi et qu'elle est ma place au milieu de tout ça. J'ai l'habitude d'écrire des histoires, j'en ai fait des carnets entiers, mais aussi de récolter les souvenirs comme lorsque j'avais

demandé à mes proches de me raconter un de leurs souvenirs que j'avais ensuite retranscrit à la machine à écrire. Je me retrouve encore au milieu d'histoires et de souvenirs, entre réalité et fiction et je n'ai qu'une envie, c'est préserver ces souvenirs, les écrire pour les figer avant qu'ils ne s'effacent.

À la manière de Sophie Calle dans *Des histoires vraies*, j'ai envie d'écrire des bouts d'histoires, courtes et parfois percutantes, sans que le lecteur ne sache si ce qu'il lit est vrai ou inventé. Nos amies du village elles-mêmes s'interrogeaient sur la véracité de certaines histoires qu'elles nous racontaient, elles les tiennent d'une personne, qui elle-même les tenait d'une autre, les histoires se racontent, s'accumulent, se reconstruisent. Peut-être comme une forme de sédimentation des récits et des histoires ?

Juliette Maugrain

Manon Courtin
Juliette Maugrain
Sara Salhi
Récits de femmes
lecture performée, 2026.





Le lavoir est un patrimoine du territoire. Il est matériel car on peut le voir et le visiter mais il est aussi immatériel car il existe dans les récits, quand il y en a. Comment faire un récit à partir de bouts de souvenirs ? Le fait de parler permet de transmettre. Avant l'apparition de la transmission écrite, le savoir se parlait. Pourtant aujourd'hui les récits peuvent parfois paraître anecdotiques, on se tourne vers les archives et les textes. Les récits et la parole, eux, sont pourtant bien présents et sont dans l'attente d'une certaine écoute.

Que signifie écouter une parole ? Sommes-nous encore en capacité d'écouter ?

Le lavoir impliquait autrefois la parole, il était un lieu d'échange entre les femmes.

Aujourd'hui, il est plutôt silencieux. Le silence est également à écouter mais nous nous sommes interrogé·es sur la parole de celles qui auraient potentiellement connu les lavoirs.

Nous sommes alors allé·es interroger quatre femmes (Chantal, Odile, Françoise et Catherine) dans le village du Frasnois, qui nous ont raconté ce qu'on leur avait raconté sur les lavoirs. Nous étions face à un récit d'un récit, les échos d'une réalité qui n'était plus. La parole ici permet de convoquer ces histoires, de les écouter, de s'en servir comme matière, pour pouvoir à notre tour créer un récit.

Les paroles de ces femmes sont le témoignage précieux de ce qui s'est joué dans les lavoirs. Même si elles ne l'ont pas directement vécu elles nous le racontent et c'est à nous maintenant de raconter ces histoires que l'on n'a pas vécues. Raconter mais pas seulement, le but est d'éprouver ces conversations entre femmes, d'entremêler fiction et réalité comme un souvenir confus. Les lavoirs sont en eux-mêmes un lieu de fantasme, on ne saura sûrement jamais les mots échangés par ces femmes, les mains dans l'eau froide. On ne peut qu'imaginer et inventer

tout ça en partant de l'écoute. On ne vient que rajouter une strate d'histoire supplémentaire. Les souvenirs et les sens évoluent comme des sédiments.

Le but est de créer de l'écoute et continuer à transmettre par la parole les pratiques d'un lieu oublié. Chercher à réactiver la parole des lavoirs, faire de la lecture un geste de transmission et d'imaginaire.

Manon Courtin



Mémoire, Patrimoine

Le cheval qui s'abreuve.

Carte postale
Crillat, Jura, date ?



Émilie Di Tommaso, *truffes*,
papier, impression, empreinte, 2026.



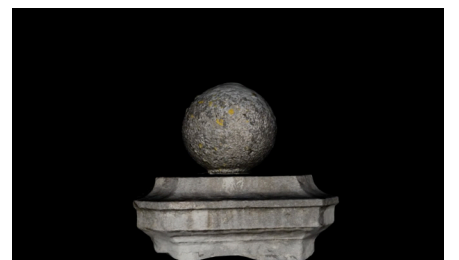
Lavoir - cartes postales et 3D.

Lorsque je mène des recherches sur un nouvel endroit, je commence par consulter des photos d'archives afin de me faire une idée du lieu. J'essaie donc de commencer par des photos d'archives de lavoirs et de fontaines. J'en ai trouvé plusieurs sous forme de cartes postales. Elles traduisent bien l'atmosphère de l'époque et le rôle des lavoirs à cette période. Dans le village de Crillat, notamment, la propriétaire de la maison située près du lavoir nous a montré une carte postale de la fontaine située près de la maison et du lavoir. Elle nous a expliqué que l'homme à l'arrière avec le cheval était le propriétaire de la maison à l'époque. Outre les photos d'archives, j'ai également réalisé des modèles 3D des lavoirs et des fontaines, en utilisant la technique de photogrammétrie. Je présente donc deux types de documents différents : ceux pris à l'époque et ceux réalisés aujourd'hui à l'aide d'une technique contemporaine.

Le premier est un document d'archive traditionnel qui montre l'objet dans le passé et son environnement, tandis que le second est une représentation contemporaine du patrimoine, qui ne montre que les objets qui subsistent aujourd'hui.

J'ai exploré ces deux archives différentes sur les lavoirs pendant mon court séjour au Frasnois.

Ikuru Kuwajima



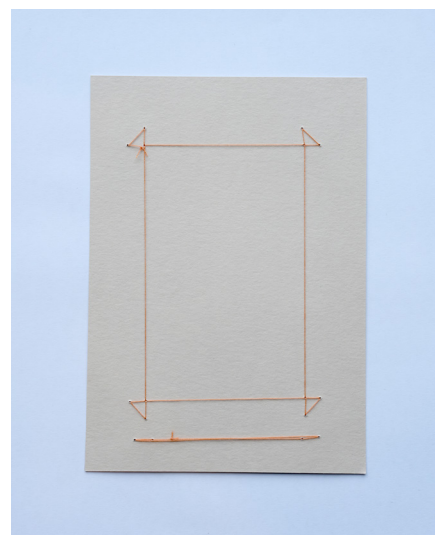




J'avais comme souvenir de nombreux après-midi à remplir des seaux d'eau au lavoir pour le grand aquarium qui se trouvait chez mon père. En discutant avec lui, j'ai fait face au constat que ce souvenir lui était anecdotique, presque effacé. « On n'avait pas eu de poissons si longtemps » m'a-t-il dit. Quelques saisons étaient passées pendant que je les observais pourtant. Pour lui le lavoir n'avait pas d'importance, pour moi il allait avec les poissons. Plus tard, il a ajouté qu'il lavait ses combinaisons de canyoning dans ce même lavoir et que les agents de la mairie se servaient de cette eau pour arroser les plantes. Pour moi le lavoir c'était les poissons. Mais qu'est-ce que le lavoir ? Quels sont les souvenirs qui s'y accrochent ? Mon lavoir c'est celui de Lucéram, à côté de la place, près de la route et à deux pas de l'église voisine de notre appartement. En le regardant, personne ne saurait que pour moi ce lavoir s'accroche aux poissons rouges. Quelqu'un y découvrirait une algue, de la mousse, une pousse de pissenlit se faufilant dans la roche ou encore ce qui n'est plus, un geste d'antan ayant

laissé des traces d'érosion sur la pierre. Alors pourquoi ne pas repartir de ces observations simples afin de se recréer des souvenirs ? J'ai envie de créer à la fois un visuel et un objet épuré que l'on aura envie de garder ou de transmettre, tel un souvenir. Le visuel reprend les traces de vie ainsi que des empreintes de la roche. Les motifs sont retravaillés et superposés en couches, évoquant les strates sédimentaires. L'image qui en découle est ensuite imprimée et cousue sur du papier, lui conférant la qualité d'un petit objet précieux. Les coordonnées GPS du lavoir y figurent, toujours placées de la même manière. Ces objets sont ensuite glissés dans les pages de livres déposés dans les boîtes à livres habitant aujourd'hui certains lavoirs. Les lecteurs curieux les découvriront par hasard : peut-être y verront-ils une invitation à partir sur les traces de ces lieux délaissés. Mon intention est d'y laisser à mon tour une trace, non pour figer le lieu, mais pour contribuer, modestement, à le repeupler.

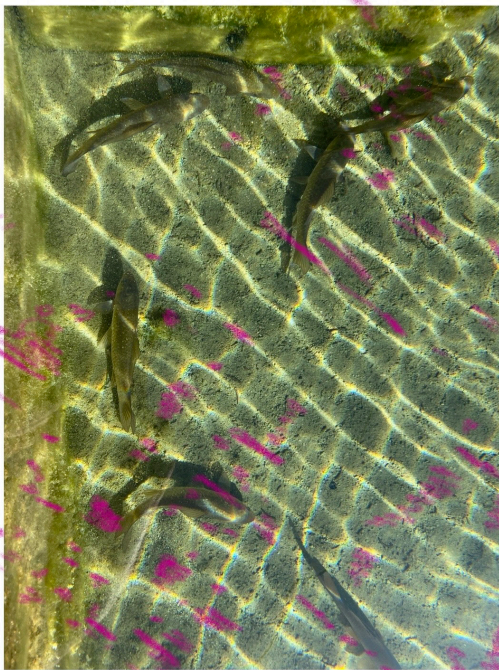
Émilie Di Tommaso





Émilie Di Tommaso, *truffes*,
papier, impression, empreinte, 2026.





46.573863, 5.802071



46.598572, 5.854875

J'ai vu la pierre de ce lavoir et mes
doigts curieux céder à la tentation ; la
texture était douce, parsemée de trous,
je pensais voir du braille.



J'ai vu cette tuile en brique, brisée
au fond de ce lavoir sec. M'est venue
l'irrépressible envie de la réparer.



J'ai vu ce lac couvert de glace et je me suis amusée ; rien que le plaisir de casser quelque chose.

Micky Germain, *L'absence inachevée*,
photographies et textes, 2026.

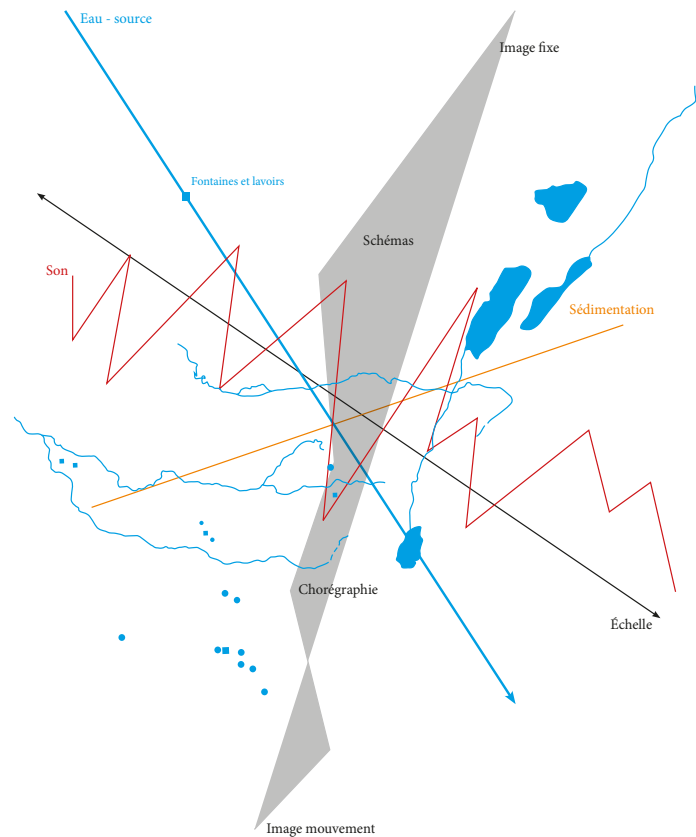


Convivialité

« la convivialité n’homogénéise pas mais pacifie et socialise, elle admet chacun autour de la table sans aucune distinction de statut ni hiérarchie sociale » Thierry Paquot, *Introduction à Ivan Illich*.



Stéphane Abboud
diagramme d'approche de terrain, 2026.



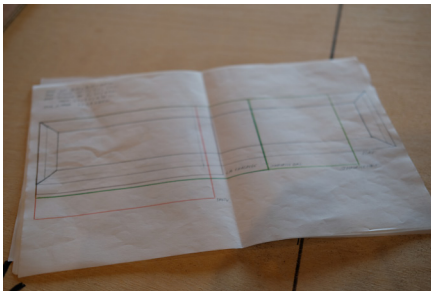
Ce qui permet d'être vivant. L'art nous permet un rapport à soi, à l'autre et aux choses, à notre propre condition d'être vivant. La beauté n'est plus affaire de représentation, elle est aussi la force interstitielle dans nos formes, nos actes et nos relations, notre manière d'appréhender le terrain, le sentir. Observer puis comprendre le terrain c'est le vivre, l'incorporer comme nous l'enseignent les personnes qui le font vivre et le pratique au jour le jour. La disjonction est la force de l'art : créer dans le continuum du réel une accroche singulière qui capte. Cela ne veut pas dire que tout se vaut mais pour que l'art existe, il est nécessaire qu'une expérience advienne. L'eau sort de sa source, elle forme de gouttes en gouttes un filet d'eau continu pour que la source, elle-même nourrie par plusieurs arrivées complexes, mue par la force de la gravité devienne torrent, fort, chaotique et bruyant dans le paysage en dévalant les côtes et en imprégnant les reliefs. Notre approche de

l'acte créatif est une approche qui se construit du singulier vers le collectif et prend sa force dans cette compagnie temporaire, comme le goutte à goutte de l'eau. Chaque individualité se nourrit de l'autre et engage son déplacement vers un autre état que le collectif potentialise, aidant aux déplacements. La rencontre de plusieurs singularités crée la force du collectif éphémère et de ses gestes, en recherche de son chemin et de ses futurs passages. Le geste créatif comme l'eau se situe entre ciel et terre, auparavant nommé le sacré et le profane. Le geste créatif est un geste migrant, un geste en migration, comme l'eau qui ne s'arrêtera jamais, parfois plus rapide, parfois plus lente, voire stagnante, pour ensuite repartir à l'état liquide ou gazeux. L'eau est une passagère qui traverse les frontières même si les Hommes s'en sont servis pour créer des séparations. L'eau s'adapte à l'autre, prend ses contours, épouse ses formes et continue son chemin tout en nourrissant des espèces

végétales et animales qui, parfois la filtre, la clarifie et lui permettent de continuer son chemin. Adaptabilité. Dans ce cheminement, le lavoir est là pour rincer son linge. Il épouse et utilise la pente du relief, et devient l'espace que l'humain a créé pour dialoguer avec l'eau et faire relation dans le corps social. Ici réside un espace du collectif comme nous recherchons à en produire dans nos workshops : médiation vers les possibles, lieux d'échanges, de partage, de recherche, de compréhension pour construire formes expressives, paroles, actes, et rencontre avec l'autre. Le workshop est le temps de la sociabilisation dans la formation d'un-e étudiant-e et des enseignant-es, un temps précieux et plus fluide que les horaires arbitraires de cours. Ici la pédagogie se partage et change de rapport, il n'y a plus de verticalité mais un aller-retour entre toutes et tous. À l'instar de l'eau, la recherche se nourrit pour chacun-e d'un cheminement de l'équipe où chaque partie participe au corps

« Elle est restée cachée sous une terre emplie de fossiles pendant des dizaines sinon des milliers d'années, a grimpé vers les cieux, est revenue sur terre en brume, brouillard, mousson ou tempête de grêle, déplacée et relogée à perpétuité. L'eau est l'immigrant par excellence, prisonnière en transit, incapable à jamais de se fixer. »

Elif Shafak, *Les fleuves du ciel*, Paris, Flammarion, 2025, p. 91.

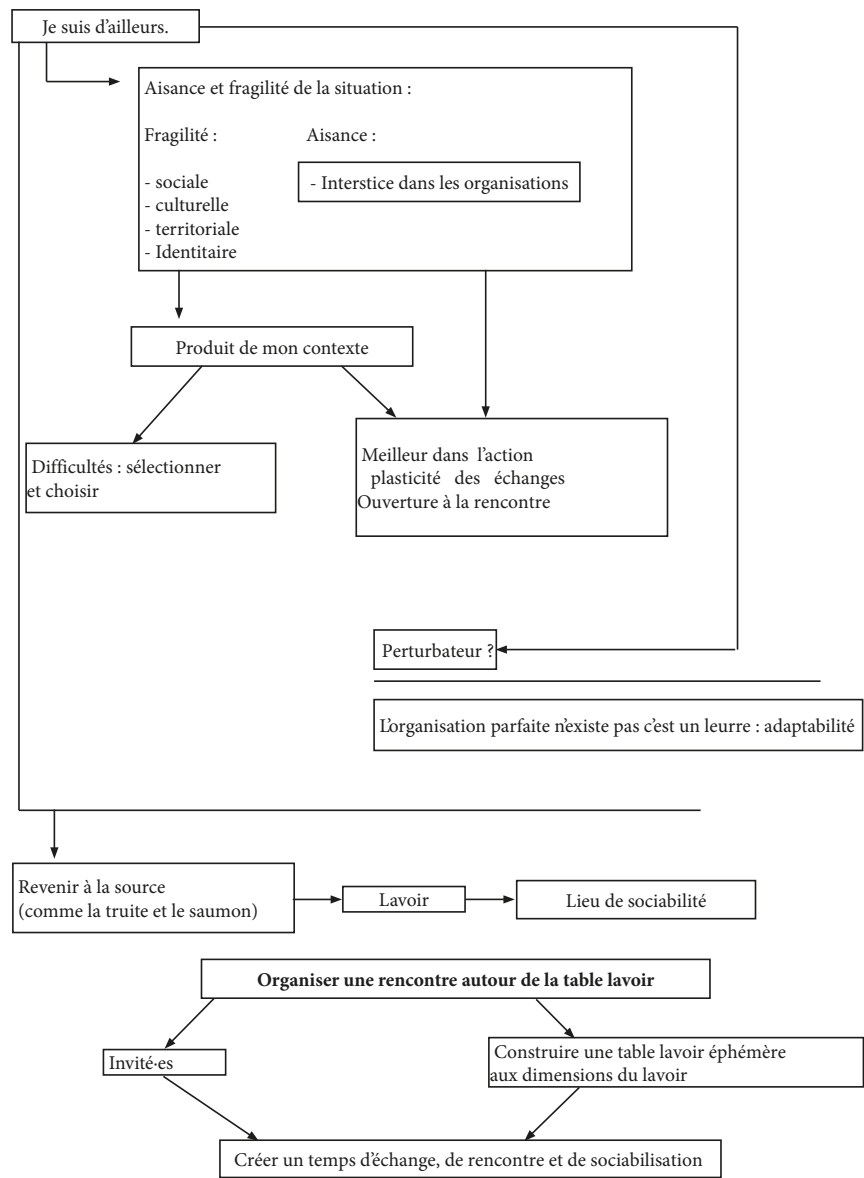


commun et fait société en relation avec des réalités rencontrées, sédiments des possibles.

Partir du monde en nous y incluant, c'est penser sans se séparer de ce dernier. Il me semble important dans le même mouvement de proposer une forme qui permette la rencontre. L'idée de construire une table lavoir m'est venue car j'avais l'intime conviction que nous ne pouvions plus présenter une restitution d'objets à la verticale tel que le produit le champ de l'art avec le *white cube*. Il nous fallait sortir d'un schéma bourgeois sur les productions créatives et artistiques. Fabriquer une table lavoir dans un village ne disposant pas de lavoir, mais de trois fontaines, c'était l'opportunité de recréer symboliquement un lieu de rencontre et d'échange temporaire (le temps de la restitution) reprenant la richesse et l'usage d'antan du lavoir, en mettant autour de la table

habitants du Frasnois, pratiques artistiques développées sur et avec le territoire et étudiant-es. Cette table lavoir, validée par l'équipe de travail, fut le fruit d'une collaboration entre la mairie, les agents communaux, les acteurs du territoire et nous-mêmes. Elle fut finalement constituée de panneaux en contreplaqué dédiés à l'affichage électoral, ce qui ajouta une couche de sens. Ce matériau fut collecté et il permit une structure à la fois légère, fonctionnelle et réutilisable de manière à ne pas laisser d'empreinte. Cette table lavoir est un outil convivial au sens où l'exprime Ivan Illich dans ses travaux, et permet de mettre tout le monde autour : jeunes artistes, représentant-es institutionnel·les, enseignant-es, chercheurs-es, citoyen·nes. La table, depuis la représentation renaissance de la Cène jusqu'à son usage dans l'esthétique relationnelle des années 90 fait partie intégrante de représentations et de dispositifs dans l'art.

Elle est le lieu par excellence des enjeux sociaux, affectifs, anthropologiques, économiques et écologiques. Comme l'écrit Juliette Maugrain dans son texte introductif, les tables sont les lieux d'échanges et d'élaborations de nos pratiques. Elles permettent accords, interpénétrations de différents milieux et propos. La table comme le lavoir sont aussi les lieux d'expression des femmes, sujet de travail actuel comme le nomme en partie la philosophe *queer* Sara Ahmed. Sur cette table, les étudiantes, majoritaires dans le groupe, ont pris tout naturellement place non plus pour laver le linge ou réaliser des tâches domestiques, mais pour créer des regards, des formes, des approches sensibles et réflexives. Dignes héritières de l'artiste américaine Marta Rosler, qui dans sa vidéo *Sémiotics of the kitchen* en 1975, remet en question l'image de la cuisine comme espace d'éducation féminine en détournant les outils culinaires de leurs fonctions à partir d'une



table/plan de travail, performance filmée de manière frontale face public comme une prise de vue télévisuelle. Inversement des rôles ou, mieux dit, partage des tâches de manière équitable dans notre groupe : le jeune Mathis Appeyroux a pu proposer et offrir lors de la restitution un Tourin aux visiteurs, soupe typique cuisinée par sa grand-mère qu'il a pu élaborer dans notre cuisine, en amont, et la partager avec les convives. Ici, le masculin et le féminin œuvrent ensemble et réajustent les déséquilibres de genre. Ici, savoir et saveur se mélangent, et la rencontre opère entre l'art et la vie, le sensible et le réflexif, entre objets montrés, lectures en direct ou performances filmées, entre nos hôtes et les passagers que nous sommes autour de la convivialité. La table, pratique courante, vient accueillir des formes diverses d'être au monde, et donne sens à la frugalité qui nous anime.

Stéphane Abboud

Stéphane Abboud
diagramme d'approche de terrain, 2026.

Table lavoir
fabriquée à partir du modèle du lavoir de
Saint-Maurice (Haut), 7 x 2,5 m, 2026.











Micro édition réalisée dans le cadre de la résidence de recherche-crédation « Sédimentation » menée avec les étudiant-es du master Recherche Arts Plastiques de l'Université Bordeaux Montaigne à Le Frasnois (Jura) du 7 au 14 février 2026.

Avec la participation de :

Stéphane ABBOUD
Mathis APPEYROUX
Pierre BAUMANN
Siham BOUBAKER
Manon COURTIN
Emilie Di TOMMASO
Micky GERMAIN
Judith HELIE
Ikuru KUWAJIMA
Marie LEURS
juliette MAUGRAIN
Sara SALHI
Annella ZAKAHELY KALOFARY
Sogand RAJABI

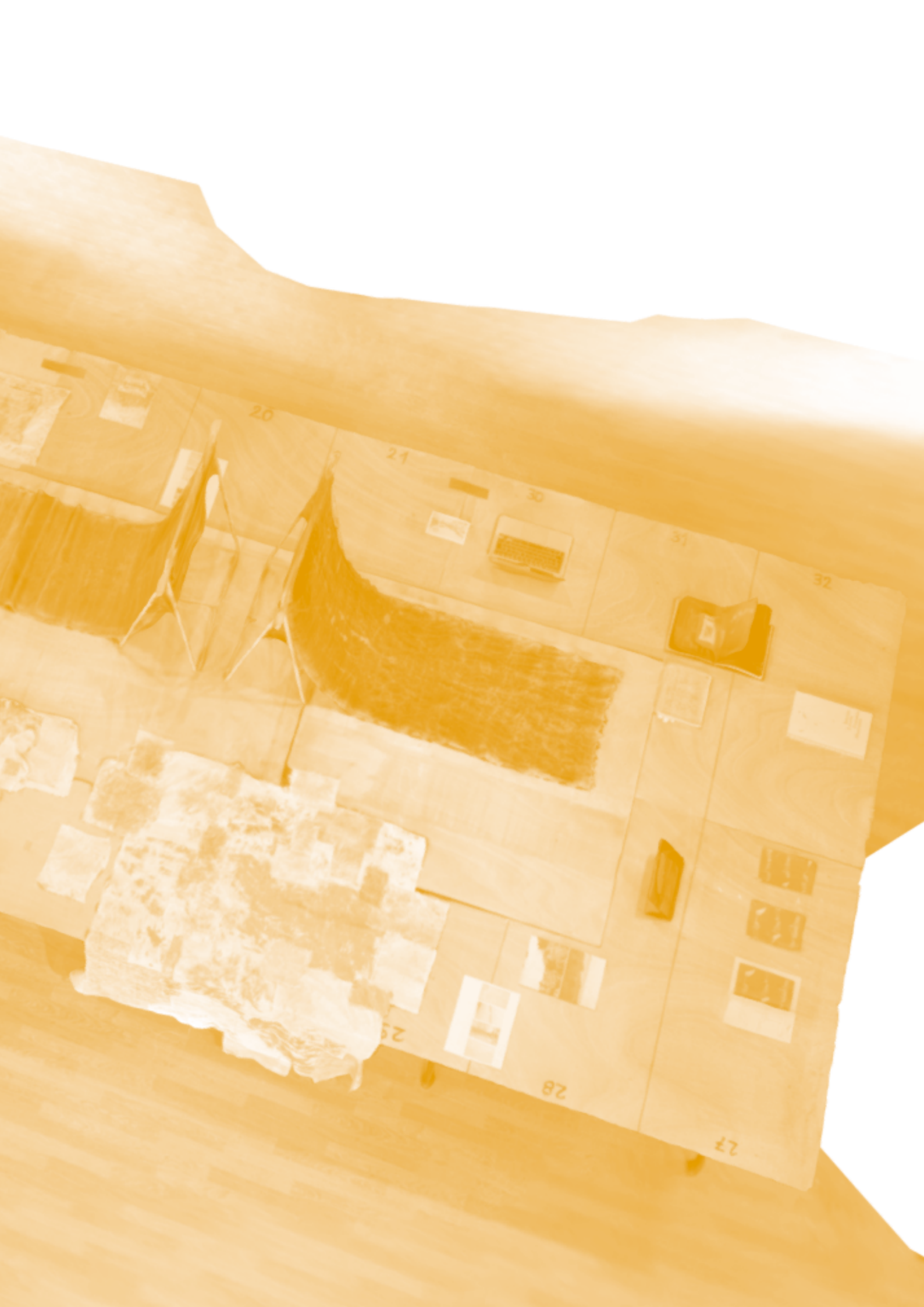
Coordination pédagogique :
Stéphane Abboud et Pierre Baumann.

Nous remercions particulièrement la Commune du Frasnois pour son hospitalité qui, pour la troisième fois, nous aura permis d'explorer une nouvelle facette du territoire frasnoisien et ses environs, ainsi que Françoise Félix, Catherine Félix Ethiévant, Odile Fumey, Chantal Arbez et Christian Droux pour leur disponibilité.

La version bêta fut imprimée en deux exemplaires, reliés avec une couture japonaise réalisée par Émilie Di Tommaso, Judith Helie et Siham Boubaker.



Ouvrage imprimé sur les Presses du Pôle Production Imprimée de l'université Bordeaux Montaigne à Pessac, tiré à 30 exemplaires, sur papier offset 110 g, composé en Amiri. Mars 2026.



Stéphane ABBOUD
Mathis APPEYROUX
Pierre BAUMANN
Siham BOUBAKER
Manon COURTIN
Emilie Di TOMMASO
Micky GERMAIN
Judith HELIE
Ikuru KUWAJIMA
Marie LEURS
juliette MAUGRAIN
Sara SALHI
Annella ZAKAHELY KALOFARY
Sogand RAJABI

